

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 34

Artikel: Sublia pi !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

N'en ayez qu'une, de honte : celle d'être les esclaves sans goût des modes étrangères sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire ; celle d'avoir peur d'être de notre pays, de *notre canton*, et de le *montrer* !

Au nom de l'art, du goût, des vieilles traditions romandes, — au nom du passé qui nous est si cher et des mœurs simples et rustiques, auxquelles nous tenons,.... Vaudoises, mes amies, ouvrez donc l'armoire-sépulcre ; prenez le corset noir et le fichu blanc, le chapeau que vous savez ou le bonnet à dentelles noires, qui vous va à ravir,.... et puis, — tout au moins dans nos paroisses de campagne, — que chaque dimanche on voie de nombreux groupes d'entre vous s'associer au culte public et fêter ainsi *l'an joyeux du Centenaire*.

Un Vaudois au nom de beaucoup,
A.L.F. CERESOLE.

Juillet 1903.

Le bon étudiant. — Votre fils est toujours aux études à Lausanne, monsieur Crottu ?

— Oui.

— Et il marche bien ?

— Je le suppose ; du moins sa dernière lettre était affranchie.

Béninon et le ministre.

Je ne sais pas si vous avez eu connu Béninon. Peut-être bien que non ! Voilà déjà bien quelques années qu'il est mort. Béninon était un de ces gaillards à qui la bonne femme n'a pas oublié de couper le fil. De ma vie, de mes jours, quelle tapette ! Il faisait pas bon de se crocher avec lui. Il te vous avait une façon de vous boucher le mors, que c'était vite fait ; on n'avait pas le temps de dire *ma mère m'a fait*, qu'on recevait un atout — de langue, bien entendu.

Aussi, les gens qu'il portait sur ses cornes en voyaient de rudes. Il y avait surtout les ministres. Ceux-là, Béninon ne pouvait ni les voir, ni les sentir. Que lui avaient-ils fait ? On n'a jamais pu savoir.

Toujours est-il qu'il ne mettait les pieds à l'église qu'aux communions et pour baptiser, et quand il pouvait lancer à un ministre un bon fion de sa fabrication, il était heureux comme un magnin.

Tous les quinze jours, le ministre, après son sermon à l'église principale, devait en aller faire un second à l'annexe, et Béninon était chargé de le conduire à char.

Or, un dimanche, tandis que le pasteur était plongé dans ses réflexions, le cheval, fatigué du labeur de la semaine, avançait péniblement. A chaque instant, Béninon devait le harceler, l'encourager. A la fin, impatienté :

— Allein vai, la Fanny, dépatze-té. On derai perdu que tou trainé lou diabblio !

PIERRE D'ANTAN.

Le messadzi dè bouenan.

Dépatzi-vos dè rêveni ;
Ne nos einouïn tant ;
Ne savint pas quiet dèveni
Ein atteidei noutron reigent.

N'iran prau vos trova
Se n'étaï pas tant loin.
Ha ! per boueneu que n'in rêva
Qu'ou n'avia pas mé dè fin.

Et no faudre de lis béquilles
Por poué tzala la grossa nei ;
Ne volin don resta tranquilles
Car n'in todzor tant frei.

Na, ne fare pas bon
Que lis courlthes martiandes
Passissan sin bâton
Le Perte dè Tzalande !

D'ailleu noutra pourr'ombra
Ousère bin dzala
Per dézo la Dzau sombra
Dè la granta Couzla.

Fémalé, vos faut bouêta
Gamaces et pantalons,
Por qu'ou pouessai bin trota
Après lis beities et lous veillons.

Por tant que l'an que vint,
Abotzi voutron dietzets !
Et ne tzerdzi por le tzemin
Quiet lis fellzettes et lous satzets.

La Rosalie portéra
Le bouergue² à cavagnon
Et l'Henri tzampéra
Lis vatzes et le bolon.

Hi ! bida ! hi ! paudretta !³
Et tè, Moteila, va dévant !
Jamai ne quittin la Djuintetta
Se ne bargagnin tant !

Vo trovèrai la maison tzauda
Et le forné bin ètopa ;
Pui no farin quatié belauda⁴
Por bin nos rétape.

Tote lis tapes de veladze
Vindran vo salua
Et derin : « Vos eites sadze
D'eitre enfin arreva. »

Ein atteidei on vo sohaite
Mei de santé, prau dè boueneur,
Et craidé pi ! la Mariannette
Vos ame adè dè tot son tieur.

A vo réverré, à trè tuis,
Estiusa mè, souplizé.

JULIE OGUEY.

L'auteur de ces vers fut une Ormonanche d'élite. Toute jeune elle eut le don de la poésie et sa lyre chanta de beaux vers, d'allure larmartinienne, il est vrai, et qu'aujourd'hui encore on se passe de chalet à chalet, où son souvenir est demeuré très vivant. Elle fut institutrice de la classe réformée de Romont, où elle mourut il y a quelque cinq ans. Le *Messadzi dè bouenan* fut adressé à son maître d'école. La Coulaz et la Juintette sont des pâturages ormonans dans la vallée de l'Hongrin, et le Perte dè Tzalande — Trou de Noël — est un nom donné au col du Mouellé.

EUG. MONOD.

Si vous croyez que j'ai le temps !

Un aubergiste de la Suisse allemande, mort depuis quelques années, passait pour le plus incivil personnage de vingt lieues à la ronde. Curieux de l'entendre, un touriste descendit dans son établissement et demanda à être servi par l'hôte lui-même. En s'en allant, il prend ce dernier à part et lui dit :

— Ceux qui vous font passer pour l'incarnation de la grossièreté se trompent étrangement. Je me plais à reconnaître que vous êtes aussi courtois que n'importe quel hôtelier.

— Est-ce que vous vous imaginez que j'ai le temps d'insulter toutes les canailles qui viennent ici ?

Le ciel et la pinte. — Une pauvre, ramenante de force son mari du café, exhale ses plaintes tout le long du chemin :

— Pauvre moi, que ne puis-je aller au ciel !

— Et moi, à la pinte.

— C'est ça, tu voudrais toujours être où on est mieux.

Collaboration redoutable.

Lorsqu'un auteur a livré son manuscrit à l'imprimeur, que l'épreuve lui a été remise, qu'il l'a corrigée aussi soigneusement que possible, il donne le « bon à tirer ». Le « bon à tirer » c'est l'adieu définitif ; c'est la séparation cruelle du père et de l'enfant, avec toutes ses espérances, avec toutes ses craintes.

L'écrivain ne doit-il pas, tout d'abord, crain-

¹ Retournez vos « baignolets » pour partir. — ² rouet — poulain — ³ bon repas.

dre les inattentions ou la malice des « typos », ou même ses propres inattentions. On a maintes fois déjà signalé d'impayables « coquilles », affaire des typos, et de non moins cocasses étourderies des auteurs.

Nous relevons celles qui suivent dans les *Archives de l'imprimerie*, auxquelles elles avaient été communiquées.

* * *

D'un journal genevois, dans le feuilleton :
Les deux gosses.

«... Son sabre alors fendit l'espace et s'abat-
tit, terrible.

» Carmen, à la vue du danger couru par son
amant, s'était jetée entre les deux hommes.

» La lune l'avait atteinte en pleine poitrine.
» Elle tomba... »

* * *

Dans le même feuilleton, cette seconde perle ;
de l'auteur, cette fois :

«... Furieux de cette blessure, celui-ci, d'un
effort suprême, bondit et, d'un formidable
coup de pointe, pénétra dans la poitrine un
instant découverte du jeune officier. »

* * *

Extrait d'un journal provençal :

« La gendarmerie fut prévenue ; on supposa
tout de suite qu'un malheur était arrivé et que
Bertheau se trouvait dans le canal ; en effet,
après s'être assuré qu'il n'avait pas reparu
chez lui depuis la veille, on fit des recherches,
et au bout de six heures de travail on finit par
découvrir, au fond de l'eau, et ne donnant
plus *signe de vie*, le corps de Jean-Louis Ber-
theau, âgé de 45 ans. »

Travailler six heures pour arriver à décou-
vrir un corps ne donnant plus *signe de vie*,
vrai ! c'est pas de la veine.

* * *

D'un journal belge :

« Le cyanure de potassium est un poison
très violent. Une goutte sur la langue d'un
chat suffit pour foudroyer l'homme le plus ro-
buste. »

* * *

Terminons en rappelant ces quelques vers
par lesquels un facétieux « typo » cherchait à
se consoler des « coquilles » qui lui étaient
échappées :

Je vais chanter tous tes hauts faits
Je veux dire tous tes forfaits,
Toi qu'à bon droit je qualifie :
Fléau de la typographie.
S'agit-il d'un homme de bien,
Tu m'en fais un homme de rien ;
Et par toi sa capacité
Se transforme en rapacité.
D'un brave et fameux *amiral*
Tu fais un fameux *animal* ;
Et son émotion visible
Devient émotion risible.
L'amphithéâtre et ses gradins
Ne sont plus que d'affreux gredins.
Léonidas, aux Thermopyles,
Montre-t-il un beau *dévouement* ?
Horreur ! voilà que tu jubiles
En lui donnant le *dévouement*.

Sublia pi !

C'était il y a un demi-siècle. Le chemin de
fer de Morges à Neuchâtel commençait à mar-
cher. En ce temps-là, les tarifs de transport
étaient moins abordables que ceux d'aujourd-
d'hui ; aussi, les agriculteurs du Gros-de-Vaud
ne s'accordaient-ils que bien rarement le luxe
d'un voyage en wagon. Au guichet, c'étaient
parfois de comiques scènes de marchandage.

Un beau dimanche, Charles à la grosse
Jenny, de Penthéraz, s'était dit qu'il pren-
drait le train de Cossonay à Chavornay, si on

ne lui demandait pas trop cher. N'ayant pu décider l'employé à lui donner un billet au rabais, il s'en va en grandes enjambées. Mais il n'a pas fait dix pas, que la locomotive, avant de s'ébranler, se met à siffler. Croyant que c'est lui qu'on rappelle, il s'écrie en bougonnant :

— *Sublia pi, tzemin de fè de la metzancè, te ne m'ari pas!*

Et comme, au moment où le convoi quitte la gare, le machiniste lâche un second coup de sifflet, Charles à la grosse Jenny, persuadé toujours que c'est à lui qu'on en veut, grogne dans sa barbe, sans se retourner :

— *Rava por té!*

De qui, la mayonnaise ?

Le père Dumas, qui n'avait aucune vanité littéraire, était, par contre, très chatouilleux sur le chapitre de ses talents culinaires.

Un jour, l'auteur des *Trois Mousquetaires* avait convié à déjeuner quelques confrères en littérature, parmi lesquels un journaliste.

On se met à table et le domestique sert une superbe langouste.

— Mes enfants, s'écrie le père Dumas, je vais vous confectionner une mayonnaise dont vous me direz des nouvelles! Attention!...

Aussitôt dit, il retourne ses manches et se met à la besogne.

On passe le saucier. Le journaliste prend sa fourchette, la porte à ses lèvres, et ne peut s'empêcher d'esquisser une légère grimace.

— Comment trouves-tu la mayonnaise? interroge anxieusement Dumas.

Le journaliste hésite un moment, puis, avec une moue de désapprobation :

— Peuh! mon cher maître... Elle est de Maquet!

Le père Dumas éclata de rire et n'en voulut pas à son convive.

Maquet fut, on le sait, le secrétaire et précieux collaborateur de Dumas père.

Les bêtes à l'école.



Voici l'époque de la rentrée des classes. Pour consoler les écoliers, nous voudrions leur apprendre, ce qu'ils ignorent probablement, qu'ils ne sont pas seuls à s'instruire dans l'art de la grammaire et la science du calcul. Les bêtes aussi s'en mêlent depuis quelque temps.

On vient, en effet, d'ouvrir, à Calcuta, une école pour les singes. Les fondateurs de cette institution ont acquis la conviction que les singes possèdent une intelligence embryonnaire qu'il suffira de développer pour en faire des êtres presque aussi complets que nous.

On vient, en effet, d'ouvrir, à Calcuta, une école pour les singes. Les fondateurs de cette institution ont acquis la conviction que les singes possèdent une intelligence embryonnaire qu'il suffira de développer pour en faire des êtres presque aussi complets que nous.

Ils se sont donc mis en devoir d'apprendre aux quarante-huit « élèves » qu'on leur a confiés, d'abord à lire, puis à compter. L'écriture viendra ensuite! Les classes ont lieu trois fois par jour dans une salle commune.

Les livres sont remplacés par des cubes de bois peints de couleurs vives et portant, sur chacune de leurs six faces, des lettres de l'alphabet. D'autres cubes portent les chiffres arabes avec des figures correspondantes, par exemple : un arbre, deux maisons, trois chiens, etc.

Non moins extraordinaire est cette école, de création également récente, qui fonctionne près de Berlin et où un professeur diplômé, s'il vous plaît, enseigne aux perroquets l'art de la parole.

Leur éducation est faite dans des chambres obscures et l'oiseau doit être pris à l'état com-

plètement sauvage, si l'on veut obtenir des résultats rapides. L'institution dont nous parlons compte une centaine de pensionnaires, presque tous perroquets d'Afrique, les plus intelligents.

En deux mois, avec des exercices appropriés et beaucoup de patience, le professeur allemand se charge de leur apprendre non seulement la langue de Goethe, mais aussi le français et l'anglais.

Passé encore d'envoyer les perroquets à l'école, car ils fournissent une longue carrière; ainsi que les corbeaux et les cygnes, ils vivent en moyenne deux cents ans. Les singes, en revanche, ne dépassent guère seize à dix-huit ans. N'en sait-on pas toujours assez pour une si courte vie?

A ce propos, voici quelques renseignements touchant la longévité des animaux.

L'abeille vit de six mois à quatre ans; le roitelet, de deux à trois ans; l'écureuil et le lapin, sept années; le lièvre, huit; les grives, de huit à quatorze ans; le mouton, les poules et les pigeons, dix ans; le rouge-gorge, de dix à douze; le lama, la linotte, de quatorze à vingt-cinq ans; le rossignol, quinze.

Il est rare que les chiens dépassent vingt années; le daim, le loup, le rhinocéros, la vache et le pinson ne voient que rarement plus de vingt printemps; le léopard, le jaguar, la hyène, le chamois et le porc atteignent quelquefois vingt-cinq ans; le cerf, le cheval, l'âne, le bœuf, la grue, trente; l'épervier et le brochet, quarante; le pélican et le castor, cinquante; le renard, le saumon et le tigre, soixante; le lion, l'anguille, le crocodile et l'éléphant, un siècle. La baleine détient le record de longévité avec dix siècles.

Problème. — Avec les chiffres de 1 à 9 former une fraction qui soit égale à $\frac{1}{2}$.

Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi. Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

Les privilèges du divorce.

Lausanne, le 14 août 1903.

Mon cher Conteur,

Dans le dernier numéro, un père de famille propose, en lieu et place de l'impôt personnel, l'impôt sur les célibataires.

Ces derniers, y compris les veufs et veuves, seraient imposables, suivant une échelle.

Et les divorcés?

Les souffrances qu'ils ont enduré pendant la vie commune doivent être, me semble-t-il, un motif d'exonération.

Un vieux lecteur.

Nous ne sommes pas de l'avis de notre correspondant. Il nous paraît, au contraire, que, dans la joie d'être affranchis de la chaîne qui leur pesait tant, les divorcés dussent accourir avec empressement à la caisse du receveur.

Aquatiques.

M. N...r consulte, l'autre jour, son docteur : — Dites-moi, docteur, croyez-vous qu'il n'y ait aucun inconvénient à ce que, malgré ma goutte, je prenne les bains du lac?

— Un inconvénient? Que diable voulez-vous que fasse une goutte de plus ou de moins dans le lac.

— Comment, mon cher... vous allez vous baigner en sortant de table?... Quelle imprudence!... vous allez vous noyer.

— Allons donc!... Il n'y a rien à craindre... je n'ai mangé que du poisson.

Croquets de macaroni.

6 personnes.

1 $\frac{1}{4}$ heure.

Plongez dans une casserole d'eau bouillante, salée, 250 grammes de macaroni fin et cuisez-le en le tenant un peu ferme. Egouttez-le à fond et étalez-le sur une serviette pour le couper en petits tronçons, bien égaux, de 3 centimètres.

D'autre part vous tiendrez prête la valeur de deux décilitres de sauce béchamel très épaisse, et 100 grammes de gruyère râpé.

Jetez le macaroni coupé dans un sautoir et sautez-le un instant à feu vif pour bien réduire l'humidité, assaisonnez de sel, poivre et muscade, puis ajoutez la sauce et le fromage et sautez le tout pour assurer la fonte du fromage et la liaison du macaroni, ou bien, tenez la casserole sur un feu assez vif, et remuez le tout avec une fourchette et en opérant assez légèrement pour ne pas briser le macaroni. Ajoutez, en dernier lieu, hors du feu, 6 gouttes de « Maggi ». Renversez le tout dans un petit plat beurré et étalez l'appareil de façon à lui donner une épaisseur égale de 2 cent. au plus. Aussitôt froid, renversez cet appareil sur une table et divisez-le en carrés ou losanges, taillés à raison de deux par personne. Trempez-les dans de l'œuf battu avec sel, poivre et un filet d'huile, et roulez-les dans de la chapelure très fine, mélangée d'un tiers de gruyère bien sec, râpé. Appuyez bien cette chapelure avec la lame d'un couteau pour qu'elle s'unifie à l'œuf. Douze minutes avant de servir, chauffez jusqu'à ce qu'il se dégage une légère fumée, 100 grammes de beurre et 2 décilitres d'huile dans un grand sautoir. Rangez les croquets dedans et faites-les bien colorer des deux côtés en les retournant en temps utile. Dressez sur serviette et servez brillant.

LOUIS TRONGET.

(La Salle à manger de Paris.)

Jean-David et le ministre. — Le pasteur de Vela-les-Allingé, s'adressant à un de ses paroissiens :

— Voyons, Jean-David, pourquoi quittez-vous régulièrement l'église, quand je monte en chaire?

— Faites excuse, monsieur le ministre, je resterais volontiers, mais, par respect pour vous, je n'ose pas.

— De quoi avez-vous donc peur?

— De ronfler trop fort.

La nervosité de l'enfant. quatre conférences par le Dr A. Combe, professeur de clinique infantile à l'Université de Lausanne (2^e édition). Henri Mignot, éditeur. — Paris, Fischbacher.

C'est la seconde édition d'un livre qui a été rapidement épuisé. Rappelons que les deux premières conférences ont été dites il y a plusieurs années dans des séances inaugurales de l'Université de Lausanne; elles étudient les symptômes de la nervosité infantile au point de vue scientifique, en insistant sur les causes héréditaires de cette affection. La troisième conférence, beaucoup plus populaire, traite des causes acquises de la nervosité de l'enfant. La quatrième conférence, enfin, destinée surtout aux étudiants en médecine, s'occupe du traitement médical de cette affection.

Malgré le manque d'unité de ces travaux, dit l'auteur, nous avons préféré écrire nos conférences sans les modifier, et nous espérons que cette publication atteindra son but, qui est de signaler le mal tout en montrant le remède.

Embarquement!! — Tous les soirs, à 8 $\frac{1}{2}$ h., un bateau de plaisir part du *Kursaal*, pour faire le *Tour du lac en 80 minutes*. On se presse à l'embarcadère; le voyage est des plus divertissants. C'est le comble de la rapidité et de l'agrément. Les yeux, les oreilles, l'esprit y trouvent chacun leur compte et la morale n'a pas besoin de rester sur le bord. La course a lieu quel que soit le temps; les passagers sont à l'abri des intempéries et garantis contre tout accident. C'est le plaisir des enfants, la joie des parents et la consolation de ceux qui n'ont pu s'en aller à la montagne ou que les mauvais temps en a brutalement chassés. On s'embarque à Bel-Air, tous les soirs à 8 $\frac{1}{2}$ heures.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.